

Ironie : *Les inactuels*

Interrogation Critique et Ludique n°205 – Novembre/Décembre 2020

<http://ironie.free.fr> – ISSN 1285-8544

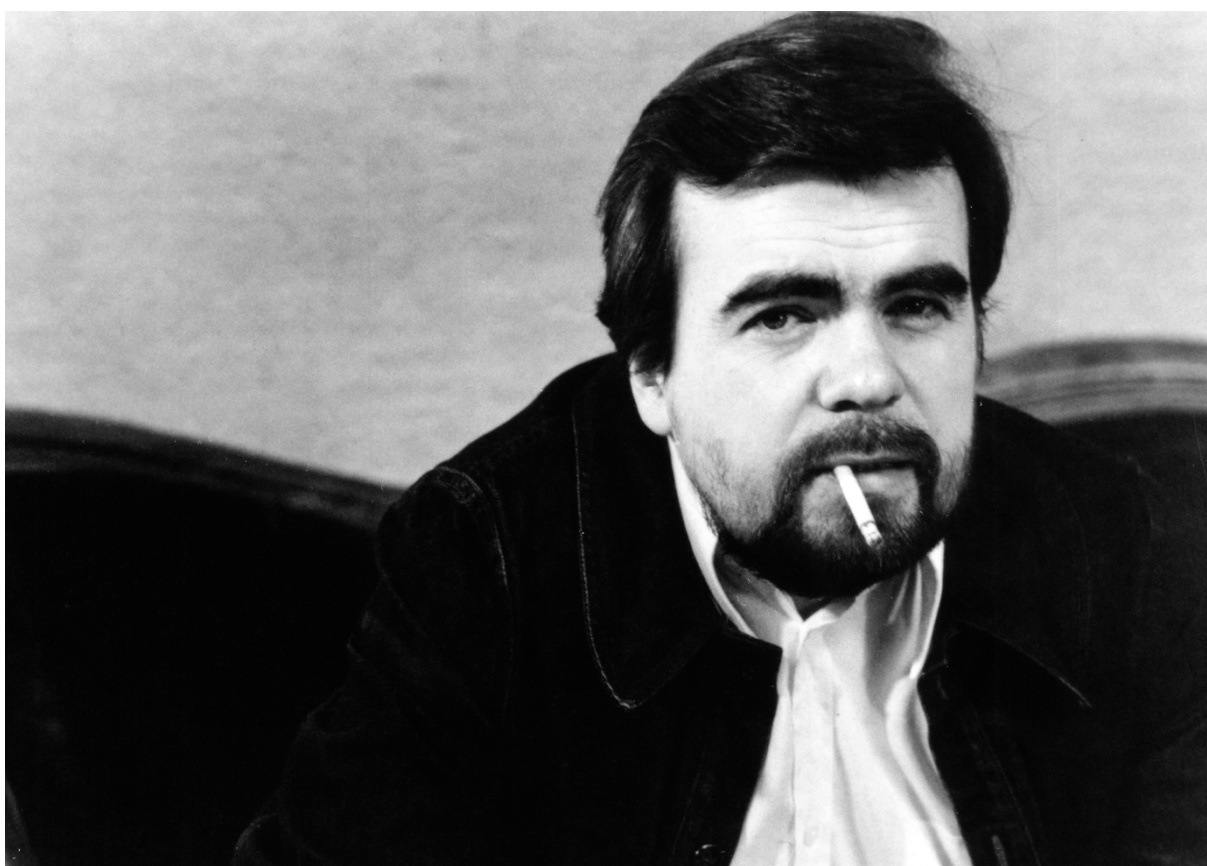
IRONIE : 51, rue Boussingault - 75013 Paris

En hommage à Michaël Lonsdale (1931-2020)

Une sale histoire

Réalisation : Jean Eustache (1977)

Scénario : Jean-Noël Picq



Jacques Burloux : Laura est avec une amie. Si vous voulez parler tranquille, vous pourrez aller dans ma chambre.

Jean Douchet : On verra, on verra...

Sonnerie

Jacques : J'y vais...

Michaël Lonsdale : Salut, ça va ?

Jean : Bien, bien, merci.

Michaël : Dis-moi, je n'ai pas très bien compris où tu voulais en venir au téléphone. Tu m'as parlé d'un film, d'un scénario...

Jean : Je ne sais pas encore, je voulais qu'on en parle. Je voudrais que tu me racontes cette histoire...

Michaël : Quoi ! L'histoire des chiottes ?

Jean : Oui, moi je la connais. J'ai demandé à une amie de venir.

Michaël : Et qu'est-ce que tu veux en faire ? Tu veux montrer un type qui...

Jean : Je ne sais pas encore...

Sonnerie

Jean : J'ai tenté de reconstituer l'histoire, de l'illustrer. J'ai même commencé à écrire le scénario : c'est pas bon. Je préfère quand tu la racontes...

Douchka : Bonjour.

Michaël : Bonjour ! On va encore dire que tu racontes des histoires ordurières alors qu'en principe l'art devrait célébrer la grandeur, la beauté...

Jean : On m'a déjà dit que je cherchais mon inspiration dans les chiottes !

Douchka : Mais quelle est cette histoire ?

Michaël : C'est une histoire que les femmes n'aiment pas beaucoup...

Jean : Eh bien, je t'invite à commencer ton récit...

Michaël : Eh bien voilà, c'était autrefois, enfin autrefois, il y a huit, neuf ans de ça. J'allais fréquemment dans un café à La Motte-Picquet Grenelle et j'y restais beaucoup parce que je n'avais pas le téléphone chez moi. Et j'avais beaucoup de coups de fil à donner. Donc je quittais fréquemment ma table pour descendre au téléphone qui était au même endroit que les toilettes. Alors, il y avait les toilettes hommes et les toilettes femmes, lavabo, téléphone. J'avais environ six, sept coups de fil à donner. Ce qui impliquait que je descende deux fois plus, tantôt parce que c'était occupé, tantôt parce qu'il fallait remonter pour dire à la caissière qu'elle avait oublié de mettre la tonalité. Donc j'y descendais très très fréquemment.

C'était un café assez vide. Il y avait assez peu de monde qui venait avec de brusques afflux, mais enfin je n'y faisais pas attention. Puis, peu à peu, j'ai cru observer l'ironie des garçons quand ils me regardaient. Une fois, j'ai entendu très nettement : « et pourtant il est jeune celui-là, il n'est pas comme les autres » ; alors je ne comprenais pas, et puis, une autre fois, j'ai entendu très très nettement, cette fois : « et tout ça pour un trou » ; alors je me suis dit : « Mais quel trou ? Qu'est-ce qu'il raconte ? » Puis, j'ai tout de suite pensé : « trou dans les toilettes féminines ». Alors je suis descendu dans les toilettes féminines et j'ai regardé s'il y avait un trou, et il n'y en avait pas ; d'habitude, il y en a toujours, bouchés avec du papier journal à hauteur du siège. Mais je me suis toujours dit que c'était ridicule parce que pour qu'une femme se laisse regarder comme ça, il fallait vraiment qu'elle le veuille. Et là, il n'y avait pas de trou. Alors j'en ai parlé à quelqu'un qui habitait avec moi, un garçon qui était un pervers professionnel, qui explorait un peu tout ça et qui connaissait tous les petits mystères des cafés de Paris. C'était un pervers magistral. Il faisait profession de perversion comme tous les vrais pervers. Il avait un air maître d'école dans sa perversion et il m'a dit : « Mais oui, mon cher, mais oui, mon cher, il y a un trou, tu ne t'es pas trompé, tu n'as pas mal entendu, il y a un trou. Mais ce trou est très mal placé quant à la position qu'il faut prendre pour le voir et très bien placé quant à ce que tu vois. C'est un trou au ras du sol. » Je lui ai dit : « Mais comment faire pour voir si c'est au ras du sol ? Il faut s'allonger ? » Il m'a dit : « Non, à ce point-là, ce n'est pas nécessaire. » Il m'a montré la position qu'il fallait prendre alors sur le tapis près de son lit. Il a pris la position de

la prière musulmane, appuyé sur les avant-bras, le cul en l'air et regardant à ras le sol...

Jean : La joue collée au sol ?

Michaël : Oui, la joue collée au sol, et c'est ça qui m'embêtait, parce que c'est une position que je n'aime pas du tout, que je ne prends jamais ; et je lui ai dit : « Mais enfin, ce n'est pas faisable dans un lieu public de se tenir comme ça. » Et il m'a répondu « Eh oui mon cher, mais oui mon cher, pas de plaisir sans peine, vas-y choisis. » Alors, j'y suis allé, et puis, au moment où une femme descendait, effectivement, je me suis mis dans cette position. Et alors là, il y avait un trou, c'est vrai, c'est-à-dire que la porte était rabotée en bas, rabotée à l'angle où ça ouvre. Et puis, ce qui m'a frappé, c'est que c'était peint par-dessus. C'est-à-dire, ce n'était pas un type qui avec une vrille avait fait ça. On avait l'impression que ça faisait partie de la conception, de l'architecture même du café.

Alors, j'ai regardé, et puis l'angle était absolument direct. D'abord, j'ai regardé par curiosité, puis une fois, deux fois, trois fois. J'ai commencé à comprendre tout le jeu. Il y avait peu de monde dans le café avec de brusques afflux au moment où une femme descendait aux toilettes ; et puis, tout d'un coup, j'ai vu, j'ai vu les types qui étaient au comptoir, et j'ai compris pourquoi ils avaient dit : « Il est jeune celui-là. » C'étaient des types qui faisaient un peu minable, avec une cravate. Ils faisaient un peu minable, incontestablement, qui avaient la sueur au front et qui trépignaient. Et il y avait un brusque afflux au moment où une femme descendait. Alors, j'ai pris ma place dans cet afflux. Il y avait un code. Ils descendaient les escaliers en tapant très fort des talons, ce qu'il voulait dire : « C'est mon tour. » Alors, j'ai regardé par curiosité d'abord. Et moi, je n'étais pas comme ils disaient, j'étais mieux. J'ai commencé à y prendre drôlement goût. Je ne faisais plus que ça, que ça. Je ne passais pas deux heures dans l'après-midi dans le café, comme j'avais l'habitude de le faire, mais cinq heures ; et je prenais un peu trop de place. Je voyais les regards rancuniers qui signifiaient : « Mon cher, tu exagères. » J'ai pris l'habitude de voir des femmes que je ne connaissais pas du tout du tout. Et souvent même, j'ai eu l'impression que je ne savais pas comment elles étaient faites parce que c'était soit de la cabine du téléphone, soit des toilettes masculines que je guettais, et puis, je voyais une silhouette, vaguement, mais rien de plus. Parfois, je les voyais parce que je les avais déjà vues, et puis elles descendaient. Alors, je les regardais par le trou et je les voyais par le sexe, immédiatement par le sexe. Peu à peu, je me suis senti pris. Je me suis rendu compte qu'il y avait de sacrées différences entre les sexes que je n'avais pas remarquées auparavant. Par exemple, il m'arrivait de voir des sexes qui m'excitaient drôlement, alors je repérais les souliers, la forme, et puis, à la sortie, je voulais voir à qui il appartenait ce sexe... et puis, la femme était horrible. D'autres fois, c'était tout le contraire. J'ai pris deux cas extrêmes, mais c'est à peu près ça. Parfois, quand elle sortait, je voulais voir à qui il appartenait ce sexe qui m'avait donné envie de vomir, et puis, tout ceci à genoux, en retenant mes cheveux pour pas qu'ils traînent dans la pisse qu'il y avait plus ou moins par terre, et en attendant le signal des talons qui descendaient, des hommes qui voulaient prendre leur place ; et je voyais que c'était une très belle femme, et que son sexe me déplaisait. Je voyais tout de suite à quel point je m'étais trompé si j'avais essayé de faire connaissance avec cette femme. Et là, brusquement, toutes les hiérarchies du corps se sont renversées. C'est-à-dire, pour reprendre une locution connue, on pourrait dire que le miroir de l'âme, c'est le sexe ; et puis ma foi, si une femme a un beau sexe, les yeux, on peut

quand même fermer les yeux là-dessus, même les jambes, c'est plus important que les yeux, on peut quand même fermer les yeux là-dessus, ce n'est pas très grave... Et puis, ça a continué comme ça. Je ne pensais plus qu'à ça, qu'à ça... J'étais exactement comme tous ces types un peu minables qui venaient traîner, et je prenais mon tour, et je ne pensais plus qu'à ça... Et quand, par hasard, dans le coin, j'avais l'occasion de connaître une fille que je ne fréquentais pas disons ; eh bien, je l'emmenais boire un verre. J'essayais de lui faire boire de la bière, du thé, en ayant préparé mon jeton pour aller la voir directement par le sexe ; et ça m'excitait drôlement plus que de passer par les étapes. En même temps, cette histoire me tourmentait.

J'ai essayé de la raconter à des femmes, mais ça ne leur plaît pas du tout. Aucune femme n'a écouté cette histoire, ou seulement quand je la racontais à un homme et qu'elle participait à l'écoute de l'homme, sinon ça ne marchait pas. Elle m'arrêtait tout de suite : « Je ne veux pas en savoir plus, tu m'ennuies. » Elle me traitait un peu comme un frustré, pensant : « Tout ce travail pour voir un sexe » ; alors qu'en principe, on a des occasions. Eh bien, ça ne m'intéressait plus ces occasions. Et justement, une fille habitait chez moi, chez le type qui m'avait donné le tuyau en me disant « pas de plaisir sans peine. » Et je ne la touchais plus, ça ne m'intéressait absolument pas. Son sexe était littéralement devenu un sexe domestique. Et pourtant, j'aurais pu le voir longtemps et sans aucun travail. Je préférais cette visée directe sur le sexe. Alors toutes les hiérarchies du corps étaient complètement bouleversées. J'ai réalisé que depuis, je ne sais pas, quatre mille ans peut-être, on avait été complètement couillonnés, qu'on avait essayé de nous faire croire que le désir d'un homme ça dépendait de la beauté de la femme. Et je me suis aperçu que c'était complètement faux, que cette beauté, c'était quoi ? Des yeux de gazelle, la bouche de je ne sais pas quoi, la silhouette, mais que c'était complètement faux, complètement faux ; que c'était le sexe, et que le reste ne comptait pas.

Je me rappelle qu'une fois, il y avait une fille dans ce café qui était venue s'asseoir. C'était une femme mannequin, une covergirl, une fille objet de luxe, superbe, le sachant. Elle avait un grand carton à photo. Souvent, elle était seule et j'essayais de capter un peu son regard, pas de la draguer, mais simplement de capter un peu son regard. Elle ne me regardait pas. Elle ne me regardait pas avec ostentation. Elle aurait pu le faire comme le mec qui était en face. Je ne lui en demandais pas plus. Elle avait son air hautain et je me suis juré de la voir celle-là, de la voir, enfin, je veux dire, de la regarder. Et justement, ça tombait bien, parce qu'elle buvait pas mal de bières, et quand elle ne buvait pas de la bière, elle buvait du thé. Et un jour, elle est descendue, alors j'ai foncé. Et j'ai nettement marqué que c'était moi qui passais et pas les autres. Et puis, j'ai regardé, et, comme je l'espérais un peu parce qu'elle m'énervait, elle avait un sexe horrible. Un sexe qui me dégoutait, qui me dégoutait complètement. Et elle est restée longtemps aux toilettes. Elle était constipée. Et j'assistais à tout ça et c'était honteux, c'était honteux parce que je ne savais pas si c'était pour moi ou si c'était pour elle, mais vraiment, c'était honteux qu'elle soit constipée comme ça. Entre parenthèse, j'ai eu l'impression qu'à l'époque beaucoup de femmes étaient constipées. Oui, oui, j'ai découvert comme ça une petite caractéristique de la différence des sexes : les femmes sont souvent constipées. Alors, j'ai regardé. J'ai vu, j'ai vu, et puis j'ai été dégouté, et je me suis relevé tremblant au moment où elle se levait. Elle est sortie et j'ai voulu indiquer quelque chose, alors je suis resté près d'elle, près des toilettes. Elle m'a regardé d'un air un peu dédaigneux du genre « encore un qui avec le succès que

j'ai... » Mais je la regardais fixement. Tellement fixement, qu'elle m'a quand même regardé d'un air un peu inquiet. Alors, j'ai regardé le bas de la porte, elle a levé les yeux vers moi. Elle a eu l'air un peu affolée, et puis elle a regardé le bas de la porte, et puis elle a compris tout de suite. Et pourtant, ce n'était pas facile, parce que ce trou, ce n'était pas vraiment un trou, c'était un truc raboté dans le bas de la porte. À ce moment-là, elle est partie affolée, affolée, presque en courant. Elle avait compris ce que j'avais fait, que je l'avais forcée à être regardée. Et puis, je ne l'ai plus jamais revue dans le café, plus jamais. Je crois que j'aurais pu faire n'importe quoi, tenter de la violer, elle l'aurait mieux pris, c'était parmi les avatars d'être une jolie fille, mais ça, elle ne l'a pas supporté.

Alors, j'ai continué comme ça un certain temps. Puis, j'ai senti que je devenais complètement fou, qu'il n'y avait plus que ça qui m'intéressait. Alors, j'ai arrêté. J'ai arrêté, parce que j'ai eu l'impression que finalement tout ne pouvait être vu que dans la perspective de ce trou, ce trou bizarre qui n'avait pas été fait par quelqu'un, enfin un pervers quelconque qui avait fait un trou. J'ai l'impression que d'abord il y avait le trou, qu'on a construit le trou d'abord, puis la porte au-dessus, puis qu'on a construit le café, et que dans ce café, il y avait une caissière, trois garçons, deux flippers, des clients, des choucroutes, des assiettes froides, toutes les consommations servies habituellement. Bon, il y avait tout ça, mais que ça fonctionnait que pour le trou, que pour le trou, et que tout le reste était de la frime. C'était de la frime. Faire semblant de gagner de l'argent, faire semblant de travailler, faire semblant d'en faire dépenser aux autres, en faire dépenser pour de bon, en gagner. Mais que tout ça c'était pour le trou. Alors, cette perspective des choses m'a semblé tellement inquiétante que je me suis dit : « Il n'y a pas d'issue. » Je vais devenir comme tous les types qui ont la sueur au front, une cravate, et qui n'arrivent pas à cacher le fait que ce sont un peu des clochards, des gens qu'on définit comme des ratés d'habitude. Alors, j'ai quitté tout ça, puis, je me suis replié sur la normalité.

J'y suis retourné quand même quelques temps après. Il était entouré par des palissades. Ça ressemblait... C'était comme la mort d'un théâtre porno. J'ai l'impression que, après que je sois passé par là, on avait fermé ce lieu comme étant contraire à la loi ou à la morale.

Josée Yann : C'est très bien, je trouve ça très bien.

Michaël : Vraiment ?

Josée : Mais oui vraiment.

Laura (Zimmer) Fanning : Cette histoire est charmante.

Michaël : Charmante... Moi, je ne la trouvais pas charmante. D'ailleurs, je dois ajouter que le cœur en prenait un coup. Et pourtant cette histoire j'aurais voulu la raconter aux femmes d'abord, aux femmes pour qu'elles s'y prennent autrement, qu'elles changent quelque chose, qu'elles deviennent exhibitionnistes à leur tour. Alors qu'il n'y a que des hommes exhibitionnistes qui montrent leur queue au coin des squares. Des femmes exhibitionnistes, je n'en ai jamais vues, elles exhibent tout le reste sauf ça. Et les hommes, ils n'ont que ça à exhiber, parce que leurs chevilles velues, il est connu que ça n'excite personne.

Laura : Quand il a dit qu'il n'y avait que les hommes qui étaient exhibitionnistes, j'ai eu envie de me lever et de descendre mon pantalon, mais je ne l'ai pas fait.

Michaël : Oui, mais déjà, ce serait déjà pas mal, ce serait quelque chose, mais enfin, comme il y a une connivence mondaine. Vous nous avez entendu parler, on sait où on

est et entre qui, ce ne serait pas la même chose. Tandis que cet anonymat du sexe. Et en plus à ce moment-là, je ne pensais pas du tout à une femme qui était jolie ou une femme pas jolie ou une vieille ou une laide. Ça n'avait strictement aucune importance, ou une bossue. À ce moment-là, c'était la foule des femmes qui comptait, la foule des femmes. Et puis essayer, voir leur sexe, et à ce moment : juger.

Josée : Et ça vous excitait ?

Michaël : Ouais !

Josée : C'est vrai ?

Michaël : Et oui, ça m'excitait.

Josée : Et tous les autres hommes du café aussi ?

Michaël : Ceux qui faisaient ça, oui sûrement. Il n'y avait qu'à voir leur tête !

Josée : Mais vous, vous aviez des femmes, alors qu'eux n'en avaient peut-être pas.

Michaël : Peut-être que si. Et peut-être que s'ils n'en avaient pas, c'est qu'ils préféraient voir plutôt qu'avoir.

Josée : Mais si vous aviez aimé une femme qui ait été très gentille avec vous, vous auriez peut-être trouvé son sexe très beau et jugé les sexes d'après celui-là.

Michaël : Oui, ça m'est arrivé. Bien entendu, ça m'est arrivé. Mais c'était désormais domestiqué. Il y avait eu toutes les étapes et puis la relation humaine. Le sexe n'est montré qu'à un certain moment, quand il est acquis qu'on se plait suffisamment pour passer au moins une nuit ensemble. Et le sexe de la fille qui habitait chez moi, il me plaisait. Mais il ne me plaisait pas à ce moment-là parce qu'il était conjugal, il était domestique. Ça n'a strictement rien avoir avec un sexe qui est vu sans le savoir et quand on ne voit que ça, sans voir le reste. Là il n'y avait strictement aucune relation humaine, c'était direct. Ce que je voyais, c'est que, non seulement le sexe n'a rien à voir avec la morale, ça c'est connu depuis longtemps, mais même avec l'esthétique.

Douchka : Mais avez-vous essayé de dire à une femme qui sortait : votre sexe me plait ?

Michaël : Oh non, parce que c'était déjà difficile de toutes les façons. Je faisais déjà un tel travail pour arriver à voir le sexe que je n'allais pas continuer à faire ce travail pour ensuite l'aborder au risque de me faire jeter. L'amener dîner, l'amener au cinéma. D'autant plus que c'était ça qui me déplaisait. L'idée qu'il y a toujours ça à faire avec une femme au lieu d'avoir accès direct à elle. Finalement c'est ça qui est embêtant, c'est d'avoir à gagner, la gagner, c'est ça qui est embêtant. Et une fois qu'on l'a gagnée, elle est déjà beaucoup moins intéressante que quand elle vous excitait parce qu'on la voyait passer dans le métro ou dans un passage clouté.

Josée : Qu'est-ce que vous avez gagné là ?

Michaël : Comment ce que j'ai gagné là ? Comment se poser la question ? Ce qu'on a gagné comme ça ou pas gagné à propos. Moi j'ai dit que j'étais très excité. Je ne sais pas ce que j'ai gagné. Mais je sentais bien tout de même que j'y perdais puisque j'ai arrêté. Je me suis dit : « Je ne vais pas continuer, je ne vais pas passer ma vie à regarder des sexes quand même. » Alors j'ai arrêté. J'ai arrêté à cause de ça, même avant la fermeture du café.

Laura : Et qu'est-ce que vous faites maintenant ?

Michaël : Maintenant ?

Laura : Oui...

Michaël : Je ne regarde plus. Je me contente de regarder dans les conditions normales, dans les conditions approuvées par la loi.



Laura : Eh bien, je vais commencer à faire ça demain matin.

Michaël : À regarder quoi ?

Laura : Où il est votre café ?

Michaël : Ah ! On trouve très peu de cafés comme ça. C'était une exception.

Laura : Et ça a existé dans les chiottes des hommes ?

Michaël : Mais non, ça n'a pas existé dans les chiottes des hommes. Il y a très peu de femmes qui cherchent à regarder ça. Vous pensez, vous preniez un petit air sournois, on va essayer de faire la même chose... mais il n'y pas de réciproque entre les sexes.

Laura : Mais ce n'est pas en réciproque. Vous m'avez donné l'envie de le faire. Ce n'est pas pour me venger. J'ai envie de le faire.

Michaël : Écoutez... Contentez-vous le jour où un type sortira d'un porche ou d'un square public en montrant sa queue, eh bien contentez-vous de regarder, alors qu'aucune femme ne regarde.

Laura : Mais je le fais, je le fais toujours.

Michaël : Mais non, elle fuit comme s'il allait l'étrangler alors qu'il est évident, s'il montre son sexe, qu'il est incapable d'étrangler. Un type qui montre son sexe est doux comme un petit garçon, ça c'est sûr. Et vous n'êtes pas foutue de lui faire plaisir en regardant ce qu'il vous montre.

Laura : Je le fais toujours.

Josée : Oui, mais quand vous baisez comment ça se passe ?

Michaël : Quand je baise, il y a des sexes qui me plaisent et d'autres qui ne me plaisent pas du tout. Mais encore une fois, je les ai gagnés.

Josée : Oui, mais quand vous baisez un sexe qui vous plait, comment c'est ? C'est bien ou vous avez besoin d'être dans les chiottes à regarder ?

Michaël : Je n'ai pas besoin d'être dans les chiottes à regarder. Mais encore une fois je les ai gagnés par un état de parole comme une espèce de consensus culturel. Je te rencontre, tu me connais. On aime ceci, tu aimes tel film. Alors on est fait pour s'entendre. Et le soir tu veux entrer chez moi, bon, c'est bien, c'est pas mal, mais c'est pas direct. Surtout maintenant, surtout à notre époque où il n'y a pas une jeune fille qu'on connaît depuis deux minutes qui ne nous raconte avec passion toutes ses perversions et ce qui la fait jouir le plus. Alors ensuite, on se demande ce qu'on va faire. Il faut leur rappeler à chaque instant que c'est un péché pour pouvoir jouir un peu, sinon elles font ça comme une hygiène ; et moi l'hygiène, ça m'emmerde.

Laura : Vous êtes vachement désabusé.

Michaël : Non, je ne suis pas désabusé. C'est une époque désabusée. C'est une époque de répression sexuelle inouïe. Moi, je regrette l'époque victorienne.

Jacques : Pour les hommes le sexe est différent lorsqu'il s'agit d'uriner ou dans l'acte sexuel. Est-ce qu'il n'y aurait pas chez les femmes une certaine différence ?

Michaël : Je ne sais pas. Non vraiment, je ne peux pas répondre à ça. Je crois qu'il s'agit d'une loi générale et c'est pour ça que j'ai voulu la raconter. Je ne raconte pas mes histoires personnelles. Ou alors, quand je raconte mes histoires personnelles, c'est que je suis persuadé qu'elles ne le sont pas. Et donc que tout le monde comprendra. Et c'est pourquoi j'ai voulu la raconter aux femmes. Mais il n'y a rien à faire, d'une manière ou d'une autre, elles le refusent. Tandis que les hommes comprennent immédiatement, immédiatement, trop vite même ! C'est ça qui est embêtant. C'est facile, je les prends à témoin. Mais c'est aux femmes que je veux dire ça. Eh bien, il n'y a rien à faire, il n'y a pas moyen, il n'y a pas moyen. D'une manière ou d'une autre, elles le nient.

Josée : Mais non, le sexe, c'est une chose dans la tête.

Michaël : Voilà, vous avez enfin compris quelque chose. D'ailleurs, je vais vous donner un détail. J'étais très excité quand je faisais ça, mais je n'étais pas sûr que je bandais par exemple. Je devrais pouvoir dire, comme une femme, que je mouillais. Je devais mouiller. Je ne devais pas bander, je devais mouiller. Et le désir, ce n'était pas de la baiser ensuite, absolument pas. C'était uniquement dans le plaisir de voir, de voir, voilà. C'est un plaisir sensuel en soi.

Il y a quelqu'un qui a une certaine réputation en la matière, c'est Sade qui dit que les principaux organes de la jouissance sont l'ouïe. Pour lui, c'est l'ouïe d'abord, ensuite la vue. Et puis après, le reste, la machine qui répond à la commande. Sinon on baiserait en période de rut comme les mammifères.

Josée : Écoute... Nous, femmes, qu'est-ce qu'on peut faire de mieux ? On te montre notre sexe.

Michaël : Eh non, vous ne le montrez pas !

Josée : On te dit : « Disposes-en ! »

Michaël : Ça alors ! Elles ne le savaient pas... Moi, j'ai dû fournir un gros travail pour le voir malgré elles. Et avec que d'humiliations et que d'abaissements. En même temps, une certaine fierté. Parce que s'il est vrai qu'il n'y a pas de plaisir sans peine, il n'y a pas de travail sans fierté. Et là, je travaillais assez pour penser quand même que j'avais ma dignité en faisant tout ça.

Jean-Noël Picq – 1977

Transcription de la partie fictionnelle d'*Une sale histoire* : Lionel Dax